

mu seum



Musées du Mexique Musées et patrimoine historique

Sofia : le musée dans la rue

Patrimoine archéologique et urbanisme contemporain

Magdalena Stantcheva

Au cœur de Sofia, capitale de la Bulgarie, urbanisme contemporain et monuments archéologiques d'âges différents font bon ménage. Les constructions modernes enchâssent les vestiges du passé d'une façon à la fois insolite et naturelle (fig. 25).

Il faut dire que le centre de la ville ayant été rasé par les bombes lors de la seconde guerre mondiale, la plupart des immeubles ont été érigés après celle-ci. La reconstruction se poursuit, évoluant en fonction d'un plan actualisé au fur et à mesure de sa réalisation. Or construire dans cette zone implique, pour commencer, des fouilles et ces fouilles posent constamment des problèmes de préservation *in situ* des monuments archéologiques qu'elles mettent au jour.

Pour expliquer cette situation, un peu d'histoire paraît nécessaire.

7 000 ans d'histoire sous une ville

Sofia a 7 000 ans. Le site néolithique (v^e millénaire av. J.-C.) se situe dans un quartier un peu excentrique ; le site énéolithique (iv^e millénaire av. J.-C.) sur une terrasse sablonneuse où se trouve actuellement le Musée national des beaux-arts, installé dans l'ex-Palais royal qui, avant que la Bulgarie se libérât du joug turc, en 1878, était la résidence du bey, gouvernant au nom du sultan.

Dès l'âge du bronze (iii^e millénaire av. J.-C.), alors que les Thraces habitaient le pays, la vie se rapproche de la source thermale et l'histoire quatre fois millénaire du centre – au sens le plus strict du mot – de la cité commence.

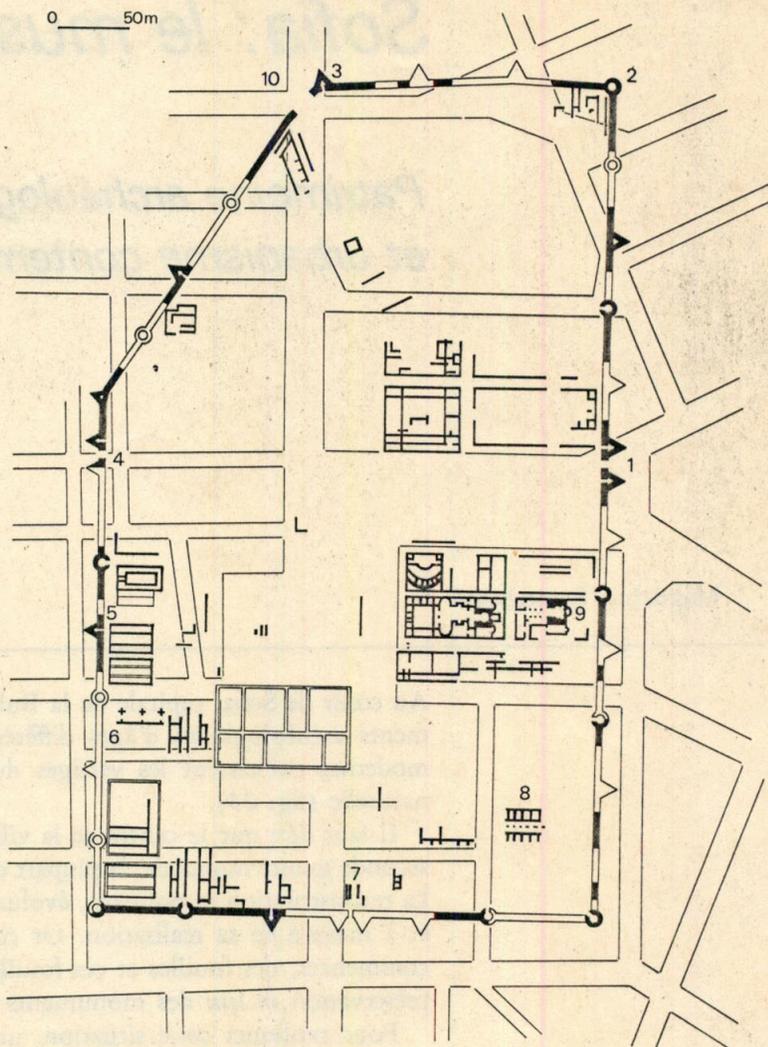
Sofia n'est pas la seule ville européenne dont le passé remonte à des milliers d'années ; l'extraordinaire est que le sien s'inscrit dans un espace remarquablement limité, autour d'un point resté immuable jusqu'à nos jours.

Naturellement, cela s'explique. Géographiquement d'abord : la principale route de l'Europe centrale vers l'Asie, à travers la péninsule balkanique, suit la plaine de Sofia qui s'allonge d'est en ouest entre la chaîne du Balkan, au nord, et le massif du Vitoša, au sud. Son tracé naturel, le meilleur, celui qui deviendra historique, passe encore par le centre de la ville actuelle. Là, elle coupe une autre de ces grandes voies que des peuples ont foulées, siècle après siècle : celle qui relie les Carpates et, au-delà, les terres septentrionales, aux rives de la mer Egée, portes du monde méditerranéen. Ce carrefour a joué un rôle immense dans le destin de Sofia, car, au cours des âges, par ces deux routes lui sont venus richesses, désastres et, surtout, un intarissable flux de vie.

Seconde raison de l'implantation du cœur de la ville à cette croisée des chemins, la présence, à quelques pas, d'une source thermale aux eaux presque bouillantes. Divinisée par les Thraces, domestiquée par les Romains qui y

21

Plan de Serdica et indication des 11 îlots archéologiques actuellement aménagés dans le centre de Sofia. 1. Porte est, en souterrain (accessible au public) ; 2. Tour ronde, angle nord-est de la muraille, à ciel ouvert (accessible) ; 3. Tour nord, triangulaire, en sous-sol, dans un magasin (accessible) ; 4. Porte ouest, ses deux tours, une partie de la muraille, une tour triangulaire, un quartier (fouilles en cours ; accessible) ; 5. Ensemble composé d'un fragment de l'enceinte, avec tour ronde, rue, temple, église médiévale (en cours d'aménagement dans le sous-sol de la Banque bulgare pour le commerce extérieur) ; 6. Partie d'un édifice public (dans une salle en cours d'aménagement en sous-sol du siège du Comité de la culture ; accessible) ; 7. Partie d'une rue du II^e siècle (dans une petite salle en sous-sol d'un bâtiment administratif ; elle communique avec un café ; en cours d'aménagement) ; 8. Partie centrale d'une grande résidence du bas Empire, avec pavements de mosaïque (travaux en cours dans le sous-sol d'un immeuble administratif ; non encore accessible) ; 9. Ensemble comprenant la rotonde Saint-Georges, dans la cour du siège du Conseil d'État (rotonde en cours de restauration ; accessible) ; 10. Vestiges du praesidium romain de Serdica, sous la place Lénine (accessibles aux spécialistes) ; 11. Vestiges d'une maison du bas Empire, *extra muros* (en sous-sol d'un bâtiment administratif).



construisirent des thermes, elle a toujours été et reste une richesse puisqu'elle alimente encore aujourd'hui un centre balnéothérapeutique.

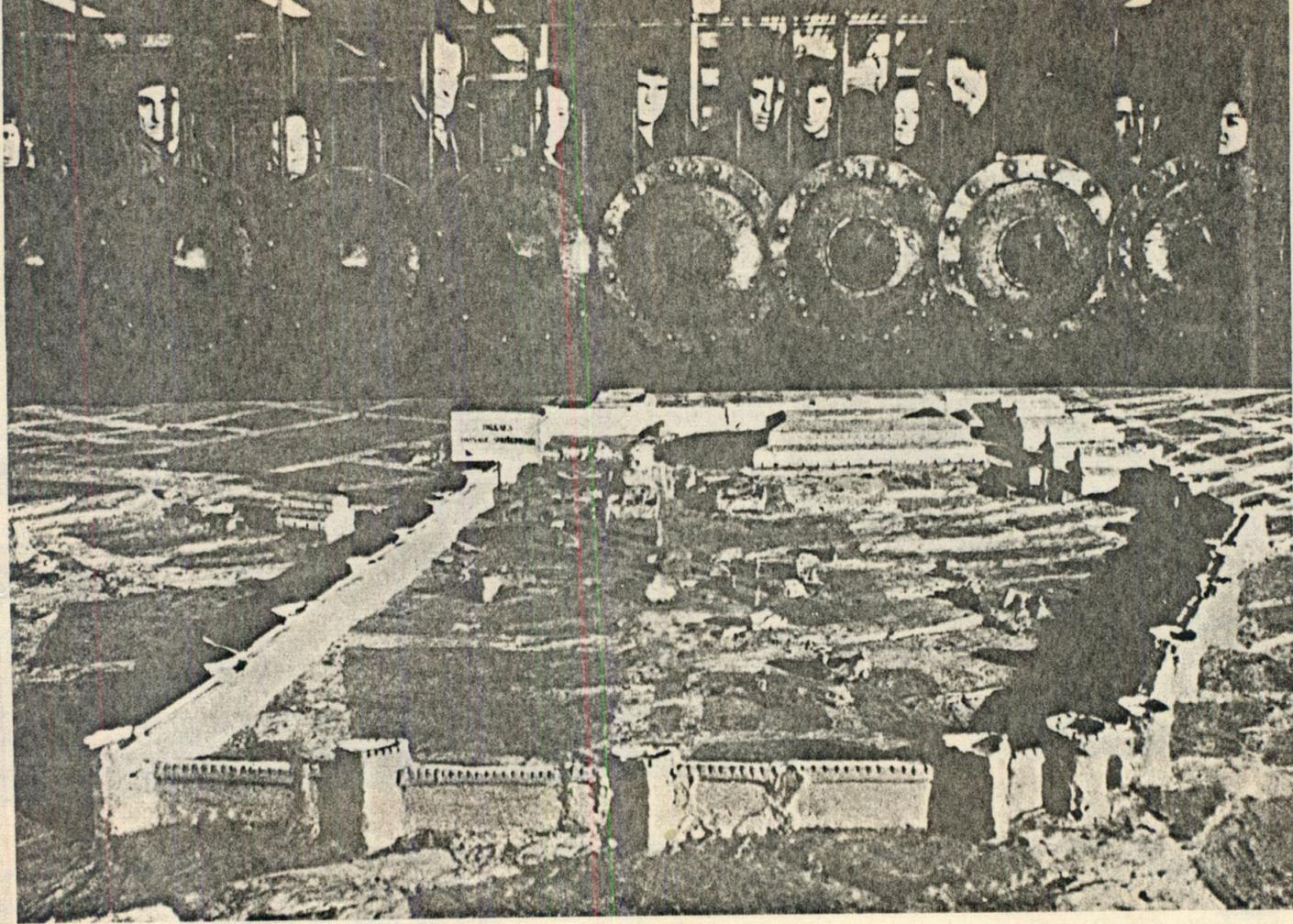
Aux dons de la nature – cette source, la plaine fertile alentour et, toute proche, la montagne boisée, aux mille fontaines d'eau fraîche – l'homme a ajouté son œuvre de bâtisseur, accumulant les avantages d'une urbanisation qui, de siècle en siècle, a créé un enracinement indestructible de la vie en ce point précis.

De Serdonpolis à Sofia

Commençant avec l'âge du bronze et finissant avec le XX^e siècle, qui a enseveli ici le témoignage de la fureur destructrice de la guerre, les vestiges de cette urbanisation millénaire superposent leurs strates sur 10 mètres de profondeur. Chaque époque, si elle recouvre les traces de la précédente, n'en annexe pas moins une partie de son héritage. Il en résulte, du point de vue archéologique, une situation dont la complexité, déjà malaisée à déchiffrer par le spécialiste, rend difficile la sauvegarde des vestiges et leur présentation claire au public.

Dans les couches profondes de ce qui fut le site de l'âge du bronze et du Hallstatt, on ne décèle qu'une tache imprécise ; par contre, Serdonpolis, la cité thrace des derniers siècles avant notre ère, est déjà mieux marquée. La Thrace devenue romaine au I^{er} siècle, les empereurs Marc Aurèle et Commode ceignent la ville d'une muraille qui l'enfermera pendant douze siècles. A l'étroit dans ses murs où, pour l'essentiel, se serrent thermes, temples et édifices administratifs, la vie déborde dans les faubourgs. Justinien I^{er}, sans détruire la première enceinte, la double d'une seconde et érige, sur l'emplacement d'une précédente basilique, celle de Sainte-Sophie qui, plus tard, donnera son nom à la ville. Le premier État bulgare, instauré en 681, incorpore la cité à son territoire au IX^e siècle. L'antique Serdonpolis, appelée par les Romains *Serdica*





devient alors Sredetz qui, en langue slave, veut dire « centre », « lieu central » (fig. 21, 22).

La ville médiévale garde les portes de la cité romaine, ses *decumani* et *cardines* – plus étroites, l'époque le veut – une partie des édifices qu'elle affecte à ses besoins, mais elle démolit aussi pour bâtir du neuf, entre autres, une dizaine de petites églises dont les peintures murales font de cet espace restreint un monde d'art et de spiritualité.

A la fin du *xiv^e* siècle, la ville, comme le pays et presque toute la péninsule Balkanique, passe sous la domination turque, laquelle durera cinq cents ans. De nombreuses mosquées, de lourds caravansérails viennent surcharger cette terre déjà trop riche en monuments. Sofia, centre économique et administratif, est sensible au déclin de l'Empire ottoman, manifeste dès la fin du *xvii^e* siècle. Elle devient un foyer de la renaissance du sentiment national bulgare qui mènera à la libération du pays, en 1878. Elle est choisie comme capitale de l'État ressuscité. Trois chiffres donnent une idée de son développement en un siècle : 12 000 habitants en 1878 ; environ 300 000 en 1940 ; près d'un million aujourd'hui.

Les archéologues dans la ville

Jusqu'à l'indépendance, la ville a thésaurisé son héritage archéologique, ensevelissant son passé au nom du présent. Avec son accession au rang de capitale, commence l'histoire de son archéologie. Elle débute assez mal. Le centre, divisé en parcelles dont les propriétaires disposent à leur convenance, se construit sans tenir compte des richesses cachées dans son sous-sol. A peine épargne-t-on trois ou quatre édifices religieux, dont la rotonde de l'église Saint-Georges, datant du *iv^e* siècle, et la basilique Sainte-Sophie, érigée au *vi^e* siècle, qui ont survécu aux vicissitudes de l'histoire. Toute tentative pour sauver les monuments se

22

Serdica, dont l'empereur Constantin le Grand disait « c'est ma Rome », avait été fortifiée par Marc Aurèle et Commode, puis Justinien I^{er} avait renforcé ses défenses. Le plan rectangulaire cher aux Romains se trouvait écorné à l'angle nord-ouest où la muraille suivait sur quelque 200 mètres la berge d'un cours d'eau, défense naturelle en avant du rempart. En devenant Sredetz, ville médiévale du premier État bulgare, la cité continua de se tasser sur les 16 hectares enclos dans ses murs. Cette maquette, établie par les spécialistes du Musée d'histoire de la ville de Sofia, a longtemps été exposée dans une salle aménagée dans un passage public souterrain. Elle a été retirée pour être complétée, d'autres vestiges ayant été mis au jour depuis sa construction.



23

23
Les deux *insulae* situées derrière la rotonde Saint-Georges.

24a, b
La rue du II^e siècle.

heurte aux intérêts particuliers. Les pionniers de l'archéologie doivent se contenter de réunir informations et documents en espérant des temps meilleurs. Pourtant, s'il méprise les vestiges du passé, le premier plan de la capitale retrouve certaines traditions d'urbanisme, si profondément enracinées qu'elles reprennent vie après avoir été ignorées durant cinq siècles.

Tout change après la seconde guerre mondiale et la Révolution socialiste en Bulgarie. Le centre, bombardé, incendié, rasé au cours du conflit, doit être reconstruit. On commence par l'édification de quelques grands immeubles, premiers éléments d'une transformation de l'ancien centre commercial en cœur politique et administratif du pays. Le gouvernement prend en considération l'importance des fouilles archéologiques pour l'histoire de la capitale et, dans le plan financier des cinq édifices projetés, inclut le coût de ces fouilles. Cette décision ouvre une période (1947-1952) extrêmement fertile pour la science archéologique et pour le musée qui s'enrichit de découvertes intéressantes. Mais l'on n'envisage pas la possibilité d'inclure dans les bâtiments des ministères ou dans la Maison du Parti des salles où seront conservés *in situ* des vestiges du passé. Néanmoins, on transfère avec soin dans la cour du Musée national d'archéologie, voisin, un baptistère avec sa piscine en forme de croix.

Premières réussites

Par bonheur, le plan d'urbanisation du centre ménage de vastes espaces libres entre les immeubles. Une cour intérieure abritera donc la rotonde Saint-Georges et le Musée d'histoire de la ville y organise des fouilles. Au long des quatre années de travaux incessants qu'elles nécessitent, cette cour se transforme en un ensemble archéologique d'une grande richesse : une rue du II^e siècle sépare deux *insulae* ; l'une, à l'ouest, est occupée par la rotonde ; l'autre, à l'est, comprend un bâtiment public transformé en église au V^e siècle, une maison du XIII^e ou XIV^e siècle, une autre du XVII^e ; le tout, dans un cadre architectural néoclassique, plutôt sévère, ne manque pas d'être impressionnant.

Parallèlement, des fouilles mettent au jour une tour ronde à l'angle nord-est de l'enceinte. Elle sera conservée et les architectes devront renoncer à un projet pour lui laisser une place entre des immeubles d'habitation, dans une rue animée. Un peu plus à l'ouest, sur cette même artère, à l'angle du boulevard Georges-Dimitrov, l'axe principal nord-sud de la capitale, les archéologues

imposent la modification des plans d'un édifice, car, en creusant les fondations, on a découvert une tour triangulaire, innovation de l'époque de Justinien I^{er} dans le système défensif de Serdica. Aujourd'hui, cette ruine se trouve enchâssée dans un sous-sol de la construction, plus exactement dans une boutique. Et voilà la tour, antique et fidèle gardienne de la cité, qui veille sur les articles de sport exposés pour la vente.

L'espoir d'enrichir Sofia des vestiges de son passé prend corps avec ces premières réussites et les partisans d'une archéologie intégrée dans le tissu urbain croissent rapidement en nombre.

1968-1970, années décisives

Les années 1968-1970 sont décisives. Il est alors prévu de percer deux passages souterrains sous l'esplanade centrale. Le premier doit relier entre eux le siège du Conseil des ministres, celui du Conseil d'État et la Maison du Parti. Comme les travaux vont bloquer les grandes entrées de ces trois édifices, il faut faire vite et les terminer en six mois. Mais le premier coup de pioche met au jour des vestiges. Les fouilles commencent. On découvre la principale porte est de Serdica, flanquée de deux tours, ainsi que la chaussée qui menait au centre de la cité. Les travaux ont duré dix-huit mois et leur coût a largement dépassé le devis initial. Mais porte et tours sont toujours là et les habitants de Sofia de cette fin du xx^e siècle foulent l'antique dallage de la chaussée de Serdica. Après de longues discussions, grâce à l'appui du gouvernement, la décision d'intégrer au présent de la ville cette partie de son héritage archéologique l'avait emporté.

Il y a là, aujourd'hui, une place animée jour et nuit. Descendant l'un des quatre escaliers qui y mènent, le promeneur peut longer tours et rempart, franchir la porte, pénétrer dans la cité millénaire où ses pas le mènent sur le pavement inchangé depuis le vi^e siècle; mais, à l'endroit où s'élevait une boutique romaine ou médiévale, il trouve un kiosque moderne, des cabines téléphoniques, symboles de notre temps s'il en est (fig. 26-28).

Le passage souterrain est enrichi de fragments de décoration architecturale, de reliefs, de photographies perpétuant les différentes phases des fouilles. Derrière une grille s'ouvre une salle d'exposition qu'on visite à heures fixes, sous la conduite d'un guide (fig. 29, 30). Peu de notices explicatives; mais, rédigées en bulgare et en français, elles se trouvent à chaque entrée. Une place d'honneur, au pied d'un escalier, est réservée à la pierre dédicatoire autrefois scellée au-dessus de la porte (fig. 31).

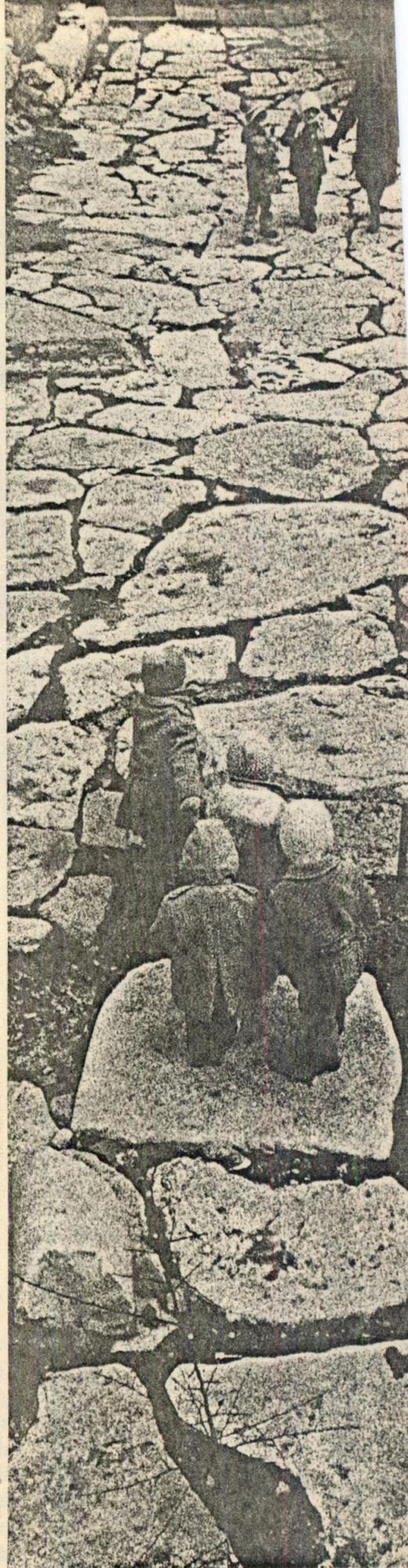
À l'autre bout de l'esplanade, la construction du second passage souterrain se heurte à un problème ardu que soulève la présence d'une chapelle médiévale: Sainte-Petka, construite au xiv^e siècle. Le passage se trouve en contrebas de la petite église dont le toit dépasse le niveau de l'esplanade.

La solution imaginée ne manque pas d'élégance. Le passage s'élargit en une placette carrée, à ciel ouvert. Au milieu de cet espace, et comme posé sur un socle, le sanctuaire se dresse à son niveau originel et à l'air libre. Une grande animation règne sur la placette entourée de boutiques; un café en occupe à lui seul presque tout un côté. L'ensemble est d'autant plus pittoresque qu'au prix d'un long et minutieux travail, on a restauré les peintures murales, datant du xv^e siècle, de l'édifice médiéval. Celui-ci est d'ailleurs bâti sur les ruines d'une construction du bas Empire. On a pu aménager dans ces ruines, sous la chapelle, une petite salle d'exposition où est expliquée l'histoire de ce petit sanctuaire entretenu, à l'époque, par la Guilde des selliers et, pour cela, appelé Sainte-Petka-Samardjiiska [Sainte-Petka-des-Selliers] (fig. 32).

Ces deux réalisations ont fait l'admiration non seulement des habitants de Sofia, les Sofiates, mais encore de tous les spécialistes amenés à les étudier et les équipes qui ont conçu et réalisé ces projets ont reçu le Grand prix de la ville de Sofia.

Une volonté politique

Naturellement, pour mener à bien de telles réalisations, il faut bénéficier de conditions favorables et la première est la politique constante de sauvetage du





patrimoine culturel menée par le gouvernement bulgare. Elle s'exprime par la loi de 1965 sur les monuments et musées, qui fait obligation à tous les organismes concernés de remplir, au cours des travaux publics et de construction, toutes les conditions exigées par la recherche archéologique. Le sort des monuments mis au jour est discuté et décidé dans des commissions *ad hoc* ou, si nécessaire, par le Conseil des monuments culturels, organe spécialisé du Comité de la culture.

Pour Sofia, il fallait, d'évidence, prendre des dispositions particulières. En 1976, le Conseil des ministres décrétait le centre historique de la capitale site archéologique et définissait un régime spécial pour quatre zones alentour, englobant les monuments et nécropoles *extra-muros* de la cité antique et médiévale. Ce décret énumérait les obligations incombant à toutes les institutions dont l'activité est en relation avec l'héritage archéologique de la ville : Musée d'histoire de la ville de Sofia, Institut national des monuments culturels, organismes de planification et de construction les plus divers. Après la parution de ce texte, les travaux projetés ont fait l'objet d'un vaste programme et la coordination ainsi que la collaboration avec la Direction du plan général de Sofia ont été plus régulières.

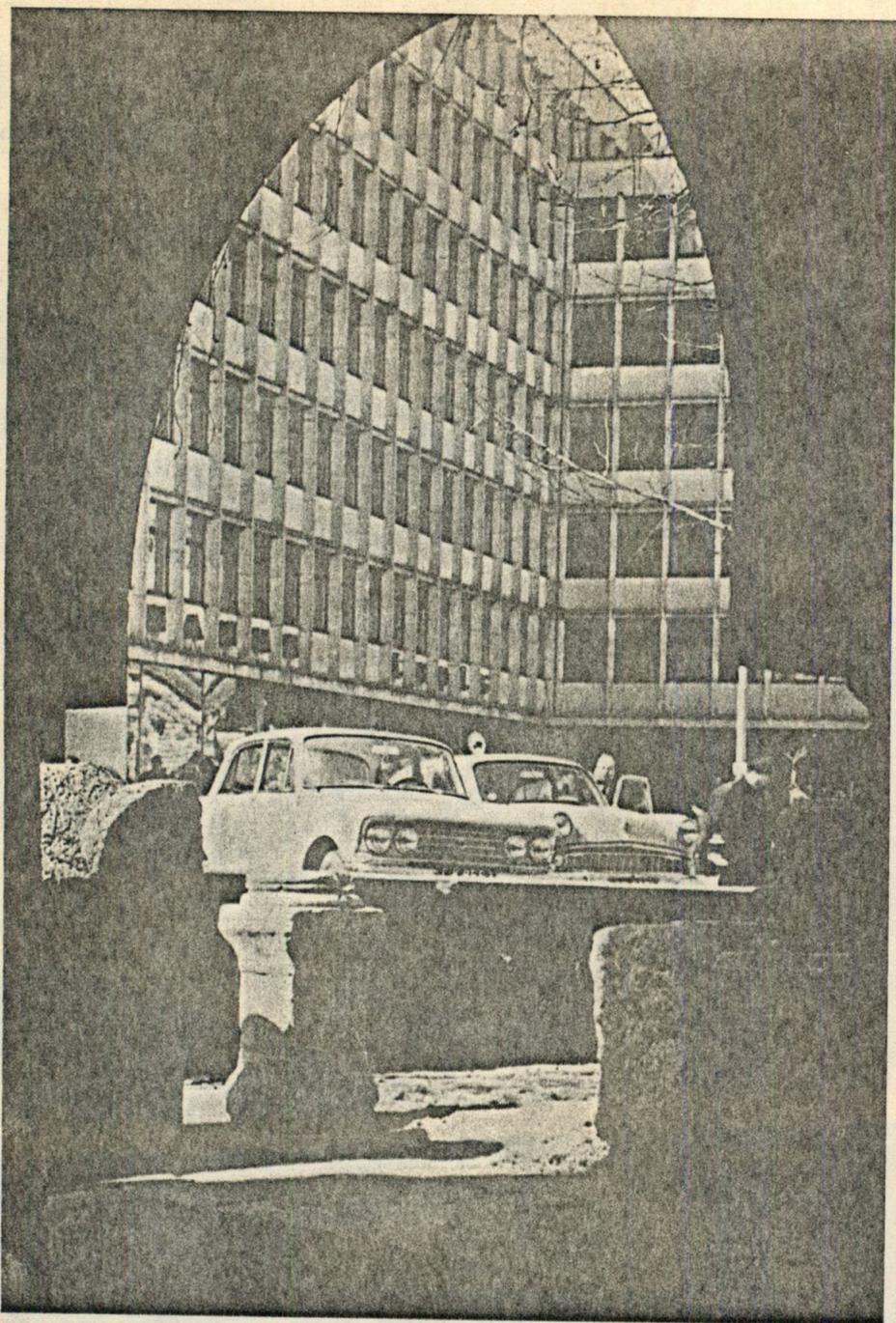
Ces années d'intense activité ont apporté au Musée d'histoire de la ville de Sofia, et plus particulièrement à sa section archéologique, une somme d'expériences dont leurs archéologues ont tiré une conception générale, des principes, des méthodes de travail et une approche des problèmes adaptée aux cas à traiter. Les réussites sont concluantes.

Le Musée d'histoire de la ville de Sofia

Nous venons d'évoquer le Musée d'histoire de la ville de Sofia. Il n'existe que depuis 1952, année où il remplaça une institution muséale qui n'avait pas de programme précis. A l'heure actuelle, ses magasins de réserves débordent de collections aussi riches que variées, mais la place lui manque pour leur présentation générale. Des expositions temporaires ouvrent et ferment des fenêtres sur le passé de la cité.

Sa section archéologique a pris très activement en main les fouilles dans la capitale en 1955. Durant de longues années, les opérations de sauvetage des vestiges ont mobilisé, dix mois par an bien souvent, son équipe permanente à laquelle se joignent, systématiquement, des collaborateurs scientifiques temporaires. Le travail est organisé de manière que, à tout instant, l'archéologue de service puisse se rendre sur les lieux où une découverte fortuite est signalée. On tente cependant de planifier les activités en coordonnant les fouilles avec les travaux prévus par les programmes des divers organismes de construction de la capitale. On parvient ainsi à remplacer par des fouilles avant l'ouverture des chantiers, celles de sauvetage qu'on est obligé de faire sur les chantiers en activité. Bien sûr, les cas d'urgence ne peuvent être exclus, car même la plantation d'un arbre en zone classée site archéologique requiert la présence d'un archéologue.

Les données recueillies ces vingt-cinq dernières années, ainsi que les informations collectées auparavant, permettent déjà des prévisions assez précises quant aux travaux à entreprendre et à leur organisation. Par ailleurs, les recherches scientifiques menées ont apporté des connaissances substantielles sur l'histoire de la ville. On a tenté de « séparer » les époques, de rendre à chacune d'elles son architecture, son urbanisme, de comprendre ce que cet urbanisme devait à la tradition et sa dynamique propre. Ces recherches ont éclairé mille facettes de la vie économique, sociale et artistique de la cité à travers les âges; en ont révélé mille détails de la vie quotidienne et ont apporté des lueurs sur les événements historiques qu'elle a vécus; elles ont enrichi le musée de collections d'objets de grand intérêt et d'œuvres d'art de valeur. Mais leur apport le plus important est l'accroissement des îlots archéologiques dans le centre de la capitale. Le réseau qui prend forme devient de plus compréhensible au public pour qui les pierres prennent un sens. Pour l'heure, il existe 11 îlots (fig. 21). Leur nombre augmentera encore, on ne peut en douter. Les études faites par



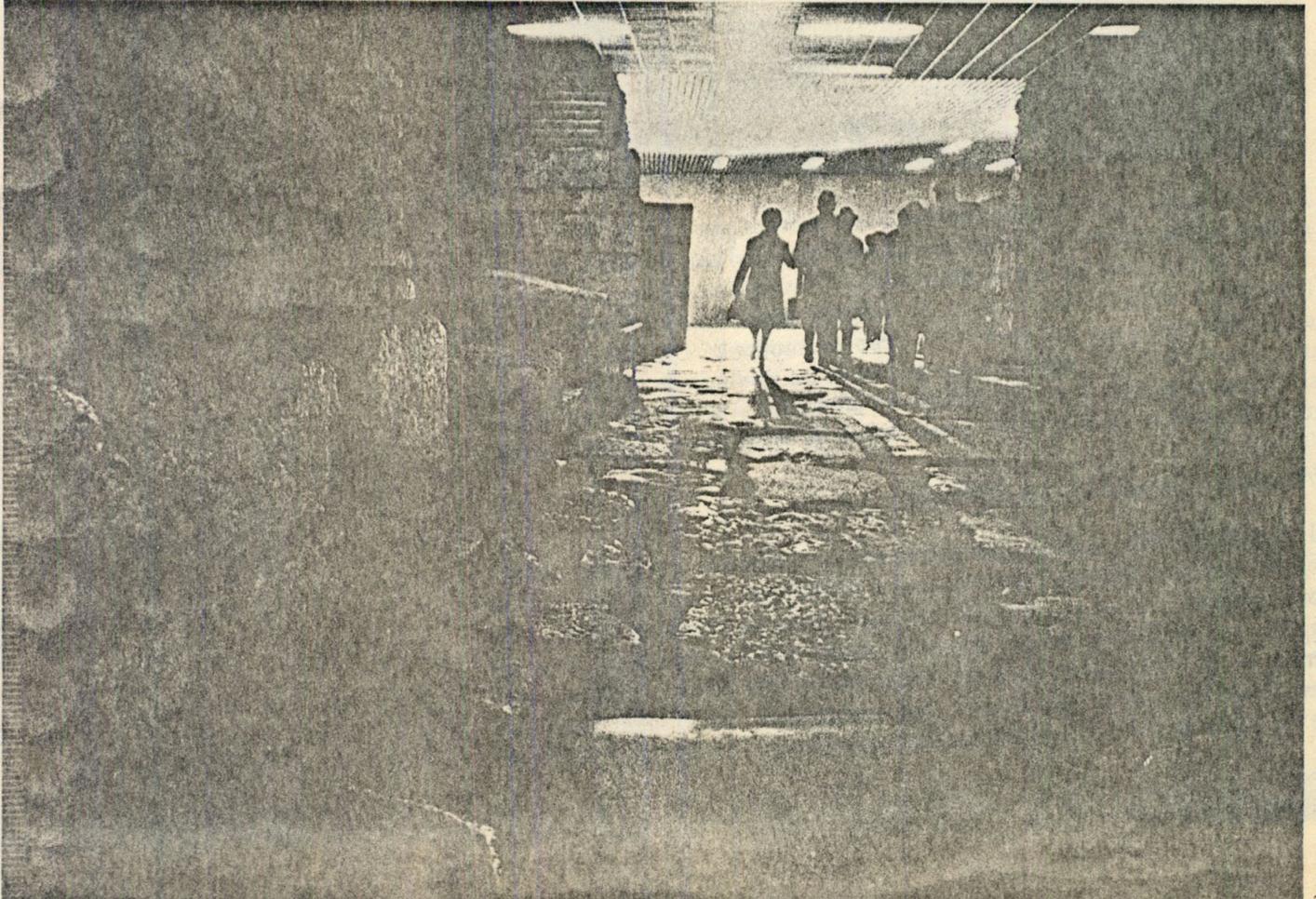
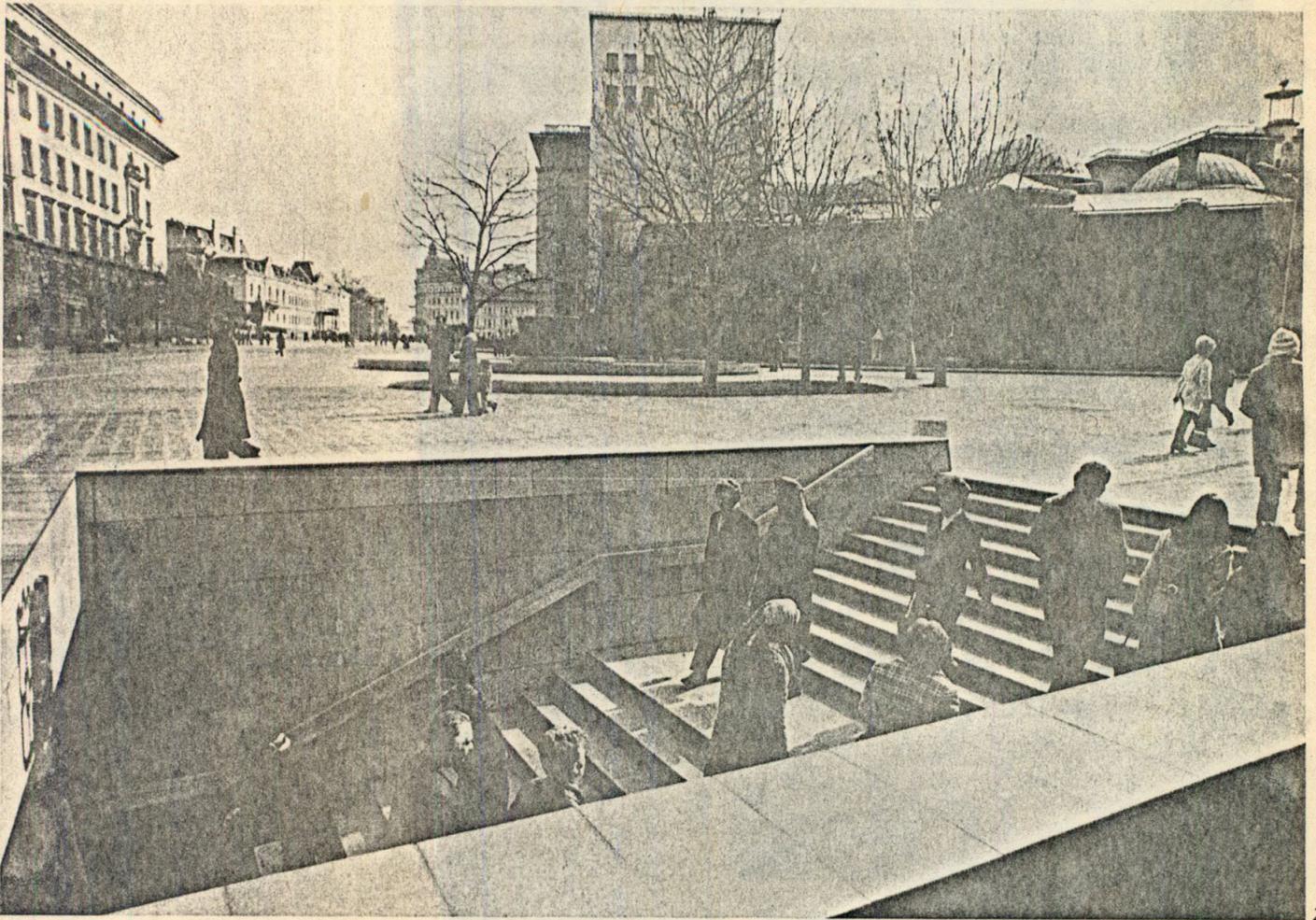
25

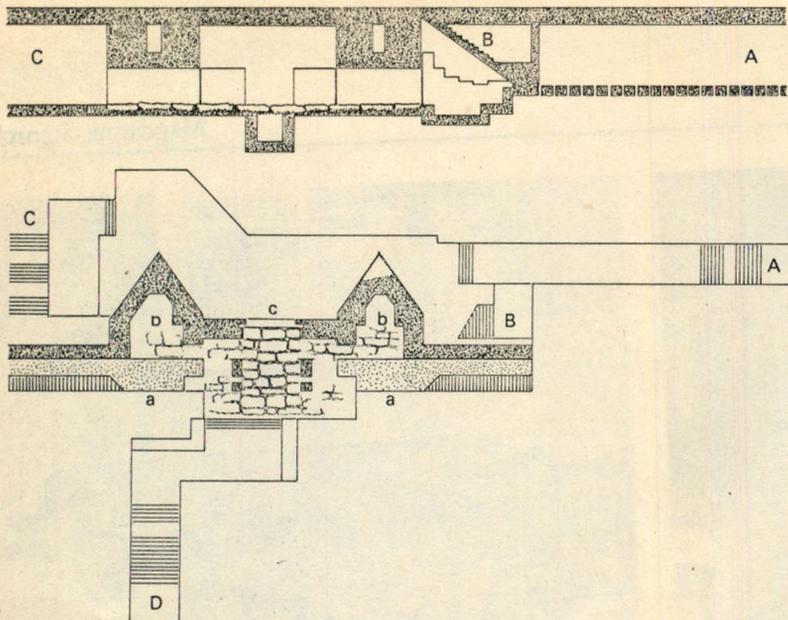
Le passé est toujours présent dans la vie de la capitale bulgare. Des autos se garent entre le lapidaire du Musée national d'archéologie et des immeubles où règnent le béton et le verre.

les archéologues sur les aires constructibles prévues par le plan d'urbanisme général laissent penser qu'on mettra au jour encore d'autres parties de la cité antique et médiévale, de son enceinte et de ses nécropoles. On a tenté d'estimer l'état de conservation des vestiges en fonction des atteintes du temps et des dégâts provoqués par des travaux de l'époque moderne. Un plan en couleur présentant toutes les perspectives possibles et les résultats de ce travail prévisionnel est à la disposition des architectes urbanistes avec lesquels s'est instaurée une heureuse collaboration, prometteuse de réalisations de grand intérêt.

Incorporer le passé au présent

Il ne faut cependant pas imaginer que la mise en valeur du patrimoine archéologique s'effectue sans soulever de sérieuses controverses. Les difficultés sont de tous ordres et il ne saurait en être autrement. Sofia est une ville vivante, une capitale moderne avec toutes les conséquences qui en découlent. Sous ses armes, on lit : « Grandis mais ne vicillis pas ». Elle demeure fidèle à cette devise. Elle est tournée vers l'avenir, non vers le passé. Les vestiges de celui-ci ne sont que ce qui apparaît des racines profondes de son présent : le témoi-





26

Sur l'esplanade centrale, l'entrée sud du passage souterrain (A du plan de la fig. 28). Elle s'ouvre devant le Conseil d'État et aboutit tout près de l'antique porte est sauvegardée.

27

La porte est de la cité romaine et de la ville médiévale, conservée *in situ* dans le passage public, sous l'esplanade centrale de la capitale bulgare. Les passants empruntent la chaussée romaine et foulent un dallage plusieurs fois séculaire.

28

Plan et coupe du passage à hauteur de la porte est. *a*) vestiges de murailles; *b*) tours; *c*) chaussée. A. Entrée sud (Conseil d'État); B. Escalier débouchant devant la Maison du Parti; C. Entrée du boulevard Dondoukov; D. Entrée côté Conseil des ministres.

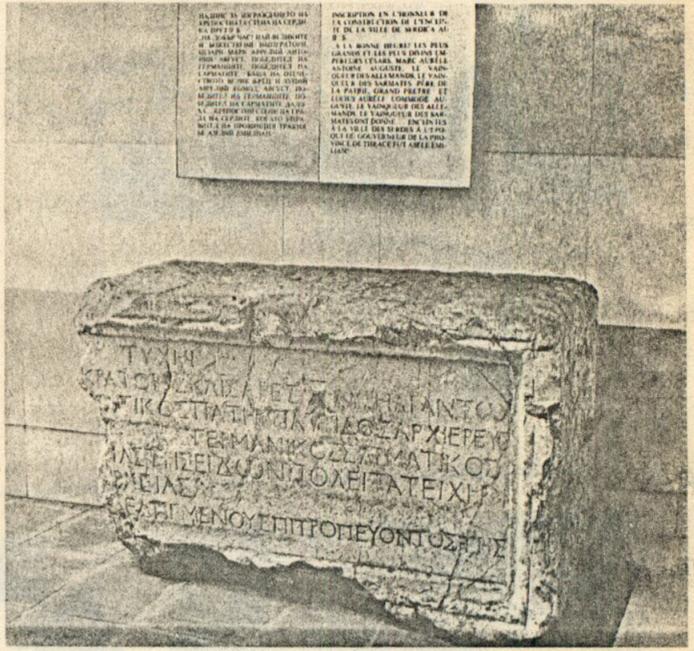
29, 30

Escapade après la classe : sur le chemin de la maison, des écolières font une halte dans la petite salle d'exposition aménagée, par le Musée d'histoire de la ville de Sofia, dans l'un des passages souterrains et se familiarisent avec le passé de leur cité. Comme une simple grille – lances et boucliers – la sépare du passage, même aux heures de fermeture, cette salle offre aux regards des passants maquettes et objets archéologiques.





30



31



32

gnage de l'inébranlable confiance en elle-même, en la vie, dont elle a donné tant de preuves au cours de son histoire souvent dramatique.

Pour être précieux, ce qui gît sous les pieds des Sofiates n'en est pas moins fragmentaire. Il le restera; on ne peut le reconstruire; on ne doit même pas le tenter. Car ce qui est profondément significatif, ce qui ajoute au charme de cette ville si jeune d'allure, c'est l'incorporation du passé au présent. L'idée directrice qui inspire ceux qui réalisent ces travaux archéologiques est justement d'intégrer une présence matérielle de l'histoire à la réalité quotidienne d'aujourd'hui et, si possible, de demain.

Dans cette optique, il est impossible de sous-estimer l'importance des éléments éducatifs et informatifs qui accompagnent la présentation des monuments. Non seulement le contenu historique de chaque vestige, mais encore sa place dans un tout, doivent clairement apparaître. Dans ce domaine, le talent et l'imagination des architectes et des muséologues ont toute liberté pour se manifester.

Il faut le souligner, loin d'adopter un modèle faisant la synthèse de l'architecture moderne et des monuments anciens, on recherche une solution particulière à chaque cas. C'est d'ailleurs moins un principe préétabli qui dicte cette démarche que la diversité des situations auxquelles on est confronté. Les réalisations les plus chaleureusement accueillies par le public n'en sont pas moins soumises à une analyse critique des faiblesses qu'elles peuvent présenter. On prend le risque de s'attaquer à des problèmes extrêmement délicats, telles les fouilles actuelles près de la porte ouest; on cherche à faciliter l'exploration des couches anciennes, car on veut sauvegarder les témoins des époques et non d'une époque afin de montrer l'évolution historique matérialisée par les vestiges et non de présenter un moment statique de l'histoire; on tente d'évaluer les découvertes archéologiques en fonction de leur rôle dans cette évolution et non uniquement en raison de leur valeur intrinsèque. Ainsi, on arrive à conserver un peu du dynamisme des temps passés, si tant est que l'on puisse accoler deux notions aussi opposées que celles de dynamisme et de conservation.

Une épreuve extrêmement difficile attend archéologues, conservateurs-restaurateurs, architectes et ingénieurs qui travailleront sur les chantiers du chemin de fer métropolitain dont va se doter Sofia. Une fois de plus, la force de la tradition se manifeste dans ce projet d'urbanisme. Les lignes principales se croisent à l'aplomb du carrefour des deux routes millénaires autour duquel la ville s'est bâtie et la station centrale se trouvera dans le pentagone de la cité antique. Dès le début, les problèmes archéologiques que ce programme soulève ont fait l'objet d'un examen minutieux et un groupe spécialisé les a pris en charge et les suivra, depuis les fouilles jusqu'à la présentation au public.

Pour assurer les meilleures méthodes de mise au jour, de sauvegarde, on a procédé à de larges consultations. Un projet Unesco-PNUD, en voie de réalisation, prévoit des consultations d'experts, des voyages d'étude de spécialistes bulgares, un équipement approprié pour des fouilles en travail continu sur les itinéraires du métro.

Tous ces efforts, les investissements, les sacrifices même, consentis ont une motivation profonde. Notre génération a le privilège et le devoir de décider, pour celles qui suivront, si le patrimoine de Sofia sera sauvegardé ou non. La décision ne peut attendre, car l'urbanisation moderne risque d'être bien plus dangereuse pour l'héritage du passé que toutes les époques précédentes. Dans le même temps, la technique actuelle nous donne les moyens de résoudre les plus difficiles problèmes de sauvegarde.

Le musée et la conservation in situ

Cependant, le fait le plus important est qu'en cette fin du xx^e siècle, notre conscience s'éveille à la nécessité de sauver notre patrimoine culturel.

Le muséologue, aujourd'hui, doit, en tant que professionnel, prendre sa part de responsabilité dans le devenir de l'héritage archéologique des villes vivantes.

La conservation *in situ* d'ensembles archéologiques est l'une des plus importantes tendances de la muséologie contemporaine. Cette tendance obéit aux

31

Au pied de l'escalier A (voir fig. 26), le lapidaire qui couronnait la porte est. Au-dessus, en bulgare et en français, la traduction de l'inscription dédicatoire.

32

La chapelle Sainte-Petka-des-Selliers offre un admirable exemple d'insertion de vestiges archéologiques dans le tissu urbain. Pour conserver intégralement ce monument du xiv^e *in situ* et le mettre en valeur, le passage souterrain s'ouvre en patio, au pied d'un grand magasin, en pleine circulation. Dans la partie couverte, autour de la placette, des boutiques et un café dont la terrasse s'étend jusqu'au pied de la chapelle.

exigences les plus strictes de la science ; elle seule permet l'approche maximale de la vérité du passé, la compréhension de ce passé, l'objectivité dans l'interprétation, car, seule, elle permet l'étude, de façon constante, répétée, des vestiges qui, apportant une information sur l'ensemble, demeurent inchangés.

Elle réserve la possibilité de choix futurs. Il n'est pas déraisonnable de penser qu'un jour la technique offrira plus de moyens que ceux dont nous disposons pour le déplacement d'un ensemble archéologique, si ce déplacement devait s'imposer. On sait que la règle fondamentale de tout travail de conservation est la réversibilité possible. Or il est extrêmement rare que le transfert d'un monument – immeuble par définition – ne soit pas un acte irréversible.

Elle s'inscrit dans l'effort pour sauver l'harmonie de l'œuvre humaine avec le milieu naturel, harmonie à laquelle l'homme du passé semblait manifester une grande sensibilité. Le concept de la conservation *in situ* est dans le droit fil de ceux de l'écomusée et du musée pluridisciplinaire. Il s'agit toujours de sauvegarder, présenter et expliquer des éléments différents dans un ensemble cohérent. Ce concept s'inscrit également dans la tendance très forte actuellement de la recherche ou la préservation de l'identité culturelle ; d'un tout autre point de vue, il va dans le mouvement créé par ce phénomène de notre temps qu'est le tourisme.

Enfin, la conservation *in situ*, si elle va de soi pour les spécialistes de la protection des monuments historiques, est révolutionnaire en muséologie.

En effet, elle est totalement opposée au principe traditionnel de collecte qui veut que tout objet meuble prenne le chemin des salles d'exposition ou des magasins de réserves d'un musée. Si, incontestablement, la constitution de collections a, par le passé, et tout particulièrement au siècle dernier, sauvé quantité de trésors du patrimoine culturel et naturel de l'humanité, il n'en reste pas moins qu'elle s'est effectuée au détriment des monuments. En fait, la collection vide le monument, immobile sur son site, de son contenu essentiel.

Loin de dévaluer le musée classique, la conservation *in situ* le transforme en centre d'où rayonnent les chemins menant vers la source des trésors archéologiques. Là, le public est en contact avec les vestiges à différents niveaux. Le public ? Pas nécessairement comme l'entend un gestionnaire de musée ; simplement des passants, avec leurs soucis, leurs pensées quotidiennes. Les monuments qu'ils côtoient chaque jour ne sont pas sans effet sur eux. Comme cela se passe d'ordinaire à Sofia, ils acceptent la présence de ces monuments comme une réalité agréable ; un jour, en flânant, inopinément, ils en viennent à s'y intéresser. Si la curiosité l'emporte, les pancartes les invitent à revenir à une certaine heure près de la grille du passage souterrain, où le guide du musée attend. Alors ce n'est qu'une promenade, la découverte d'un monument, voire une visite aux fouilles en cours. On peut se trouver mêlé à une classe d'écoliers, ou bien seul ; on part sans attendre ; lorsqu'on est peu nombreux, la promenade se double d'une agréable conversation sur l'archéologie et l'histoire de la ville.

Le muséologue gagne lui aussi à ces contacts. Non seulement il comprend mieux l'intérêt du public, mais à ces premières questions et réponses, bien souvent, succèdent des dialogues plus approfondis dans les salles du musée.

Ainsi, une approche inconsciente des vestiges du passé intégrés à la vie quotidienne de la ville peut être le début d'une initiation à la connaissance du patrimoine culturel, l'objectif principal de l'activité de tout musée.